



SOPHIE GRISELLE

INTO THE DEEP

J'AI
LU

Into the deep

SOPHIE GRISELLE

Into the deep

ROMAN



© SNAG, Éditions La Geste, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon grand-père, Jean-Claude Mettetal,
qui aimait l'océan.*

Prologue

Le 21 septembre 1989, les habitants de l'île Blackney, au large de l'archipel des Mariannes, ont disparu sans laisser de traces. Cinq-cent-quarante-six hommes, femmes et enfants, volatilisés sans que l'on ne trouve aucun corps, ni aucun signe de violence. Les premiers à donner l'alerte furent les membres de la mission *Sentinelles*, dépêchés depuis plusieurs années par le CNRS afin d'établir le contact avec cette population isolée. À leur tête, les professeurs Henri Luzarche, ethnologue, Adam Redouté, botaniste, et Mareve Temaury, historienne spécialiste du peuplement des îles d'Océanie.

Blackney était une énigme, bien avant de devenir un mythe. Petit îlot d'à peine soixante-seize kilomètres carrés, détaché du continent des millions d'années avant ses voisins de l'archipel, la vie s'y est toujours développée en autarcie. Faune et flore ne ressemblent à rien de ce que l'on peut trouver ailleurs dans le Pacifique.

L'évolution y a suivi un cours qui lui est propre, une alternative à la Terre telle que nous la connaissons. C'est un minuscule fragment d'étrange, un aperçu de la variété de formes que la nature peut prendre, lorsqu'elle est soumise à des conditions différentes. Un véritable trésor pour les chercheurs. Une vision martienne, pour les plus rêveurs.

On pourrait dire la même chose des habitants de Blackney. Les premières traces de peuplement remontent au deuxième millénaire avant notre ère. Les premiers contacts avec l'Occident à la fin du xvi^e siècle, lorsque les Espagnols colonisent les Mariannes. L'isolement, le manque de ressources naturelles, et l'hostilité des natifs de cette petite île perdue dans le Pacifique ont sans doute eu rapidement raison des conquistadors. Les témoignages qu'ils nous ont livrés de leur passage sont rares. Ils décrivent des indigènes à la peau dorée par le soleil, plus grands et plus forts que les plus fiers de leurs soldats, incomparables en mer, et magnifiques, comme des dieux en exil.

À leur sujet, lorsqu'il posera le pied pour la première fois sur Blackney en 1984, Henri Luzarche écrira : « C'est un peuple d'une beauté surnaturelle. Ils vivent en total isolement du reste du monde, mais ce serait une erreur de les croire ignorants. Ils sont seuls car ils l'ont décidé. Ils n'ont pas besoin de nous. »

Luzarche a été le premier étranger, depuis la fin du xix^e siècle, à être admis sur l'île. Auparavant, les indigènes repoussaient farouchement toute

tentative d'accoster sur leurs rivages. Ceux qui s'y risquaient disparaissaient, sans espoir de revanche de la part de leur gouvernement. Officiellement, Blackney est un territoire américain. Officieusement, l'île n'appartient qu'à son peuple. Les États-Unis se sont engagés à ne pas intervenir dans la vie des insulaires. Et faire mine de croiser à moins de cinq kilomètres de leurs côtes est passible de lourdes peines.

Il a fallu à Luzarche trois ans pour convaincre le CNRS d'organiser une mission, et trois autres années encore pour obtenir l'accord des États-Unis. Dix-huit longs mois d'approches timides, enfin, pour que les habitants de l'île Blackney le laissent accoster, le 25 mai 1984.

Luzarche publiera de nombreux articles sur ses contacts avec Blackney. « Ils ont le culte du secret », déclarera-t-il. « Ils m'étudient autant que je les étudie. Et à travers nos échanges, je sens bien qu'ils en apprennent plus que moi. »

Les conclusions de Luzarche resteront minces, mais spectaculaires. Une démographie contrôlée maintenue à quelques centaines d'individus. Une société égalitaire, où chacun participe à la production et à la redistribution des ressources, ainsi qu'à la prise de décisions. Un art fait d'entrelacs imbriqués, évoquant l'univers des abysses. Il faut dire que Blackney se situe juste au bord de la fosse des Mariannes, la fosse océanique la plus profonde au monde.

Il suffit de s'éloigner de quelques dizaines de mètres à la nage pour que l'eau devienne

noire. Les habitants de Blackney le savent. Onze mille mètres sous leurs pieds, la fosse déploie sa gueule immense, sur plus de 175 000 kilomètres carrés. Blackney se tient en équilibre au-dessus d'une gigantesque balafre, une plaie béante dans les entrailles de la Terre. Si l'île doit son nom à son rattachement au territoire américain en 1898, les indigènes, eux, l'appellent « Idha », ce qui signifie « Le Seuil ».

La fosse exerce sur les habitants de Blackney une attraction presque obsessionnelle. Elle définit leurs croyances, leur histoire, et jusqu'à leur structure sociale. Les natifs ne connaissent pas le mariage. Ils n'accordent aucune importance à la notion de parentalité biologique : les enfants sont élevés en groupe, ensemble, par tous. Les femmes enceintes font l'objet d'un tabou. En près de cinq ans de rapprochements, aucun des membres de la mission *Sentinelles* ne sera autorisé à en voir une seule. L'acte sexuel semble renfermer pour eux un pouvoir puissant, presque effrayant, qui doit être caché à tous les regards et nié, à n'importe quel prix. Les habitants vont même jusqu'à réfuter se reproduire entre eux. Tous se qualifient de frères et sœurs, et le mystère des nouvelles naissances réside, comme toujours pour eux, dans les profondeurs de l'océan.

Ils attribuent l'origine de leur tribu à la venue de légendaires créatures sur leur île, qu'ils vénèrent comme des dieux. Ces

créatures seraient sorties de la fosse des Mariannes pour s'accoupler avec eux, et leur conférer l'endurance et la force d'exploiter les fonds marins. Luzarche s'est de nombreuses fois heurté au secret absolu qui entoure ces divinités. Mi-humaines, mi-poissons, elles se rapprochent singulièrement de la conception occidentale que nous avons des sirènes. Les occupants de l'île prétendent qu'ils descendent de ces êtres formidables, et qu'ils existent toujours.

Aucun de ces mystères n'égale celui de la disparition des habitants de Blackney, pas plus qu'il ne l'explique. Lorsqu'il constate l'abandon du village le 21 septembre 1989, Luzarche ne trouve que des maisons vides et des feux éteints. Tous les bateaux sont restés sur place. Les effets personnels aussi. La nourriture, les vêtements, la vaisselle. Où qu'ils soient allés, les indigènes n'ont rien emporté avec eux. Pas de traces de précipitation ni de lutte. Comme s'ils avaient tout simplement cessé d'exister.

La disparition de l'île Blackney a défrayé la chronique dans tous les pays du monde pendant des semaines. Luzarche et son équipe ont même fait quelques apparitions télévisées. Pour le jeune ethnologue de l'époque, la seule réponse logique était sans appel : l'océan. Des plongeurs furent dépêchés sur place. Ils ne découvrirent jamais rien. Mais avec onze mille mètres de fond, comment auraient-ils pu ?

Rien ne vint jamais ébranler la conviction de Henri Luzarche. Pour lui, les habitants

de l'île Blackney s'étaient réveillés un matin, et avaient décidé de rejoindre leurs dieux. Cinq-cent-quarante-six hommes, femmes et enfants, s'étaient avancés main dans la main vers les flots pour se donner la mort. Telle était l'attraction que la fosse exerçait sur eux. Et qu'elle exercerait à jamais sur lui.

1

L'appel de l'eau

Je me souviens du jour où je l'ai ressenti pour la toute première fois. J'avais douze ans. Trois jours plus tôt, ma mère s'était suicidée dans les eaux noires du Pacifique. Elle avait pris son bateau, un parpaing et une corde, et elle s'était laissée sombrer au fond de l'océan. Elle avait écrit un mot, pour qu'on ne la recherche pas. « Désolée, *Taoa Huna* ». Désolée. Rien d'autre.

Ce jour-là, je suis descendu sur le ponton, à quelques centaines de mètres à peine de la maison. Sans doute le chemin qu'elle-même avait emprunté. J'ai retiré mes vêtements l'un après l'autre sans me soucier d'être vu, et j'ai plongé tête la première dans les eaux vivifiantes de Tahiti. J'ai nagé pour m'éloigner du bord. Je ne sais pas exactement combien de temps j'ai nagé. Une heure ? Deux ? Mon corps ne ressentait pas la fatigue. Il se mouvait avec plus d'aisance que sur terre, comme s'il avait enfin retrouvé son véritable élément. Mon esprit,

lui, me paraissait entièrement blanc. Je n'entendais qu'un vague sifflement qui remplissait mes pensées. Il s'insinuait derrière ma tête et grattait, grattait, grattait, jusqu'à ce que je finisse par m'arrêter en plein élan.

« Et si c'était là ? », me suis-je demandé. « Et si c'était là qu'elle s'était arrêtée, elle aussi ? Et si c'était là qu'elle avait plongé ? »

Le souvenir de ma mère a envahi mon esprit, telle une vague fracassée sur la rive. Tout à coup, il n'était plus possible de l'éviter. J'avais beau patauger en plein océan, je la voyais là devant moi, aussi tangible que le sel qui me piquait les yeux. Ses longs cheveux noirs, luisants sous les reflets du soleil. Son visage aux courbes épurées, graciles. La tristesse pénétrante dans son regard de jais. Comment avais-je pu ne pas remarquer cette tristesse auparavant ? Ou peut-être avais-je choisi de ne pas la remarquer... Même si je n'avais que douze ans à l'époque, je devinais au fond de mon cœur que ma mère était différente. Les enfants sentent ces choses-là. Je pensais que ça ne la rendait que plus exceptionnelle, que je ne l'en aimais que davantage. Je me trompais. Ma mère était différente, parce que là où les autres mères voyaient l'avenir, elle voyait la mort. Ce n'était pas son fils qu'elle dévisageait lorsqu'elle posait les yeux sur moi, non. C'était un fardeau. Le poids dont elle devait se débarrasser pour passer de cette vie à la suivante.

Toutes ces vérités explosaient dans mon esprit tandis que je faisais du surplace, au

beau milieu du Pacifique, à presque cinq kilomètres de la côte. Je me moquais du danger. Je me moquais du courant, de la fatigue, du froid, et même des requins qui tournoyaient peut-être sous la surface. J'avais nagé tout ce chemin, et je n'avais toujours pas trouvé de réponse. Mon cerveau hurlait : « Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi as-tu fait ça, bordel de merde ? ! Pourquoi tu m'as laissé ? ». Mes lèvres demeuraient closes. Depuis que ma mère était morte, je n'avais pas articulé un seul son. J'ignorais si j'en serais à nouveau capable. À quoi bon ? Que pouvait-il bien rester à dire ? Ma mère avait volé tous les mots avant de partir.

« Et si c'était là qu'était son corps ? »

Cette pensée, exhumée du plus profond de mon être, est remontée le long de ma colonne vertébrale tel un grand frisson. Je ne pouvais plus bouger. Et cependant, plus que jamais, je percevais l'océan autour de moi, en dessous de moi, avec sa gueule obscure et les milliers de secrets qu'il ne recracherait jamais. Ma mère m'apparaissait désormais comme une silhouette fantomatique perdue au fond de l'eau, condamnée aux ténèbres tandis que les poissons déchireraient sa peau, dévoreraient ses entrailles, crèveraient ses immenses yeux noirs. La colère et l'horreur en moi peignaient ce tableau cauchemardesque. Et pourtant, il fallait que je regarde. Je n'avais pas le choix.

Je n'avais jamais plongé aussi loin en mer auparavant. Tous les enfants de Tahiti sont

initiés à ce sport dès leur plus jeune âge, mais je n'avais emporté avec moi ce jour-là que mon masque. Le temps d'une inspiration, et j'étais sous l'eau. Je n'oublierai jamais ce que j'ai vu.

Un gouffre démesuré s'ouvrait sous mes pieds. Un paysage si vaste que je ne pouvais l'englober, où que se portât mon regard. Le sol marin se dessinait vaguement, quelque part à soixante mètres de fond, avant de disparaître brusquement dans des abysses inimaginables. L'eau, à cet endroit, devenait si sombre que même le soleil n'y pénétrait pas. C'était comme fixer un trou noir. Entrez dans son attraction, et vous n'en ressortirez jamais. Je restais absorbé par ce trou noir. L'infinité de son œil vide s'insinuait en moi, aussi glacée que la mort de ma mère ; il envahissait mon cœur, mon nez, mes poumons, jusqu'à ce que je n'éprouve plus qu'une angoisse étourdissante face à l'immensité du monde. Je flottais au-dessus d'un univers entier dont je ne connaissais rien, et j'étais minuscule. Si minuscule. J'avais envie de me débattre, de crier, de vomir, je n'en pouvais plus de regarder, et pourtant, je ne pouvais me détourner. Je ne pouvais m'enfuir. Le monstre m'avait avalé.

Quelque chose s'est accroché à moi ce jour-là. Une horreur du vide, un vertige de l'esprit. La plupart des enfants craignent les démons endormis sous leur lit. Moi, je craignais le monde endormi sous la surface. Cette eau grise et glaciale, ce relief torturé

de crevasses, d'à-pics et de pitons rocheux, abandonnés là, brisés tels les restes d'une cité colossale... Je revois encore la forêt d'algues onduler paresseusement au rythme du courant. Leurs longs doigts de verdure s'enrouler autour des rochers couverts de mousse. Les bancs de crustacés blanchâtres qui grouillaient comme une armée infernale, leurs petites pinces claquant vers moi, tournées vers un monde qu'elles ne pourraient jamais atteindre, le monde du dessus, le monde de la surface.

Il n'y a pas de mots pour décrire la terreur que cette vision m'a inspirée. J'en éprouve encore aujourd'hui un profond dégoût, et pourtant...

Nietzsche avait raison lorsqu'il disait qu'à force de plonger trop longtemps notre regard dans l'abîme, c'est l'abîme qui entre en nous. Ces abîmes silencieux ont capturé une part de moi ce jour-là. Un petit morceau de mon être qui s'est perdu tout au fond de l'océan, comme le corps de ma mère englouti à jamais. Ma fascination surpassait ma terreur. Je venais de découvrir qu'un autre monde gisait sous mes pieds ; un univers impitoyable dans son infini, son obscurité, sa froideur, trop grand pour que je puisse à nouveau l'ignorer. Je ne pouvais tout simplement pas retourner à la surface et reprendre ma vie comme si je ne l'avais jamais vu. Je ne le voulais pas. Une partie de moi était attirée par toute cette laideur, comme l'instinct qui nous pousse à plonger

tout droit dans le précipice. Je contemplais l'étendue sans fin de l'océan, et j'y décelais un monde caché loin du regard des hommes, loin des étoiles et de la lumière du soleil, un monde rempli de mystères formidables et d'abysses sans fond qui ne demandaient qu'à être découverts, explorés, rêvés. Un monde plein de possibilités. Plus que la surface ne m'en offrirait jamais.

Je dois ma survie à un petit groupe de pêcheurs qui croisaient par hasard près de moi. Dans l'excitation du moment, j'avais abandonné toute notion du temps. J'avais plongé si profondément et pendant tellement longtemps que j'avais perdu connaissance. Je me sentais bien, là, sous l'eau. Avant le suicide de ma mère, j'étais déjà un enfant des flots. Je ne ratais jamais une occasion de nager des heures aux abords de Tahiti. Je m'étais même déjà fait remarquer pour ma rapidité et mes aptitudes en apnée. Jamais je n'étais plus épanoui que dans l'eau. À présent que ma mère était morte, plus rien ne me retenait sur terre. L'océan paraissait être le refuge idéal, celui qu'elle-même s'était choisi, après tout. Je ne voulais pas repartir. Je n'avais pas conscience de la brûlure dans mes poumons, ni du liquide qui s'y insinuait. Peut-être que c'était là ma place, en fin de compte. Peut-être qu'au cœur des ténèbres, je finirais par la retrouver.

On m'a repêché alors que j'étais presque mort. Selon les pêcheurs, j'aurais déjà dû l'être. Mon père est arrivé en catastrophe à l'hôpital, et,

comme à son habitude, a déclenché un scandale jusqu'à ce qu'on lui permette de m'ausculter lui-même. Le grand Henri Luzarche. Ethnologue et médecin de son état, détenteur du prix Nobel.

Ce jour-là, il ne m'a infligé aucun sermon. Il ne m'a pas interdit de retourner dans l'eau. Il m'a simplement demandé pourquoi j'étais allé me perdre si loin au large, et pourquoi j'avais plongé. J'ai dit que ce n'était qu'un accident, que je ne m'étais pas rendu compte de la distance. La vérité, je ne pouvais pas la lui avouer. Je n'avais fait que répondre à un appel irrésistible. Quelque chose enfoui au fond de l'océan, au fond de moi, qui peut-être avait toujours été là, et qui ne se détacherait jamais. L'appel de l'eau.

Vingt ans plus tard, je le ressens encore. Il y a bien longtemps que j'ai quitté les rivages de Tahiti, mais le Pacifique lui ne m'a jamais quitté. Je le contemple à nouveau aujourd'hui, allongé à plat ventre sur le pont transparent de mon bateau, tandis que je dérive sans but sous un soleil de plomb. J'ai réalisé mon rêve d'enfant : l'abîme pour seul horizon. Si je me concentre suffisamment fort, j'ai presque l'impression de ne faire plus qu'un avec lui. Le remous des vagues, l'odeur fraîche et saline des embruns. Avec un peu d'imagination, je pourrais même croire que je respire sous l'eau, libre d'arpenter les infinies richesses de ce monde fantasmé, de plonger loin sous la surface, jusqu'à ces profondeurs inaccessibles...

Les eaux que j'explore aujourd'hui sont beaucoup plus noires que celles de Tahiti. Les rayons du soleil y pénètrent pour jouer avec les poissons l'espace de quelques mètres, après quoi, la fosse des Mariannes les avale. Heureusement, je dispose maintenant d'un matériel plus élaboré qu'un simple masque :

— *Orpheus* à *Achéron*, j'appelle en décrochant ma radio.

Quelques secondes plus tard, un grésillement me répond :

— Ici l'*Achéron*. Comment allez-vous, *Orpheus* ?

J'esquisse un sourire :

— C'est vous, professeur ?

— En personne ! Ça fait plaisir de t'entendre, Sam.

— Vous êtes arrivé depuis combien de temps ?

— Trois heures à peine. Le congrès de Sydney était interminable. Trop de gratte-ciels, pas assez d'arbres.

— Vous êtes au courant qu'il n'y a pas d'arbres non plus sous l'océan ?

— Juste ciel ! Aurais-je été mal informé ?

— Ne vous inquiétez pas, on vous trouvera bien quelques lichens à décortiquer.

— Tu me rassures. L'espace d'un instant, mes racines de botaniste ont tremblé.

— Accrochez-les solidement. J'appelais pour vous prévenir : les bancs de surface sont agités aujourd'hui. Généralement, ça indique que le temps va se gâter.

— Toujours pas ton pareil pour demander la météo aux poissons, pas vrai ?

— Toujours.

— Très bien. J'avertis les sous-marins, ne traîne pas trop de ton côté.

— Vous me connaissez. *Orpheus*, terminé.

Je retourne à ma solitude aquatique. À plusieurs kilomètres de là, au large, le navire explorateur *Achéron*, dépêché par le CNRS, se prépare à essayer l'orage. Si on m'avait dit plus jeune que je servirais les mêmes maîtres que mon père...

Jamais la puissance de l'océan ne se mesure davantage que les jours de tempête. L'apocalypse ravage la surface, tandis que tout là-bas, dans les grands fonds, l'eau reste aussi calme qu'un lac. Ce fabuleux pouvoir d'inertie m'a toujours fasciné. Quelles forces titanesques peuvent bien se cacher dans les entrailles de la mer, pour anéantir ainsi les hommes sans trahir le moindre tressaillement...

Comme toujours, le poids formidable des abysses m'attire. Je rejoins en esprit ces poissons qui se réfugient dans les profondeurs, insensibles au danger. Peu importe la houle ou le vent. Les eaux sous mon ventre sont devenues complètement opaques. La fosse des Mariannes retient son souffle, pour une de ces épouvantables colères auxquelles le Pacifique nous a habitués.

— *Orpheus* ? crachote ma radio. Nos radars vous détectent. Vous n'êtes toujours pas rentré ?

Je ne me donne pas la peine de répondre. En plein océan, j'ai toute confiance. C'est mon

univers. Il ne me fera jamais de mal. Et s'il souhaite me prendre, eh bien soit.

— *Orpheus* ?!

Le premier éclair zèbre le ciel. Une cathédrale de lumière s'abat sur la surface, éclate en dizaines d'arcs iridescents, puis s'effondre aussi vite qu'elle est apparue. L'espace d'une seconde, l'eau vire au bleu turquoise. C'est là que je l'aperçois. Une silhouette juste en dessous de moi, son regard braqué sur le mien, séparée par à peine quelques centimètres de plexiglas.

Je sursaute malgré moi. Le tonnerre roule ; l'obscurité retombe. Je demeure agenouillé sur le fond du bateau, les mains plaquées sur la vitre couverte de pluie, dans l'espoir de déchiffrer dans les flots une esquisse d'indice, une explication... La foudre frappe à nouveau, pour n'éclairer que du vide.

— Et merde !

Je me relève et cherche autour de moi. Mon matériel de plongée... Tout est resté chez Ophélie.

— C'est pas vrai...

La fureur de l'océan redouble. Une vague passe par-dessus bord et m'envoie valser contre le bastingage arrière. Il ne m'en faut pas plus pour me décider. Je prends tout juste le temps de retirer mes chaussures, puis je me jette à la mer, comme ce jour-là quand j'avais douze ans, comme ma mère avant moi.

Je nage directement vers le fond, le plus profondément possible, indifférent à la pression

qui augmente rapidement contre mes tympans. Si j'étais un animal en fuite, c'est ce que je ferais. Se mettre à l'abri très loin sous la surface, loin de cet ennemi que l'on ne connaît pas, jusqu'à l'endroit où il ne pourra plus nous suivre...

Je peux bien adresser toutes les critiques que je veux à mon père, mais il y a bien une chose que je dois lui reconnaître : il a toujours encouragé ma passion pour la plongée. À seize ans, je devenais champion de France d'apnée. À dix-huit ans, avec douze minutes et cinq secondes d'immersion, champion du monde. Encore invaincu à ce jour. Une seule inspiration me suffit pour descendre à dix mètres de fond dans le noir total, à la recherche de cette vision...

L'orage déchire le ciel au-dessus de moi. Comme c'est étrange de l'observer d'aussi bas. On dirait une aurore boréale. Rien de plus que des banderoles luminescentes, absolument inoffensives, qui serpentent et tourbillonnent sur elles-mêmes. C'est juste assez de lumière pour que je la repère : la créature, à vingt mètres sous moi, qui s'enfonce de plus belle dès qu'elle m'aperçoit.

Elle ne ressemble à rien de ce que j'ai jamais connu. Au moins deux mètres de long, une peau pâle comme l'éclat de la Lune, et ces yeux...

Je dois fournir de plus en plus d'efforts pour la suivre. Maudit soit ce corps si inadapté à la vie sous-marine... Déjà, le courant me ramène

vers la surface. Je n'ai pas suffisamment de force pour lui résister : l'océan me recrache, m'expulse à l'air libre tel un mortel indigne du royaume des dieux. C'est ce que je suis, après tout. Même l'orage ne veut plus de moi. Il s'éloigne vers les terres, avec pour seul vestige une pluie fine qui me brouille la vue. Et cette créature que je viens de perdre...

Non. Je connais parfaitement les coordonnées, c'est encore possible. Où est l'*Orpheus* ?

Le bateau tangué à environ deux cents brasses de moi. Je force sur mes muscles pour le rejoindre et me hisser sur le pont. La radio continue de hurler des propos incohérents ; je l'envoie taire d'un coup de pied. Mes vêtements trempés me collent à la peau comme une mue poisseuse. Je n'ai pas le temps de m'en préoccuper. D'une secousse, je rallume le moteur et mets le cap vers la côte. Si je fais vite, je devrais pouvoir récupérer mon matériel de plongée et effectuer un premier repérage.

La fosse s'éloigne derrière moi, tandis qu'au loin se dessine le relief accidenté de Guam, l'île la plus méridionale de l'archipel des Mariannes. Si je continuais plus au nord pendant quelques jours, je pourrais rejoindre cette fameuse île Blackney qui hante mon père depuis toutes ces années. L'île fantôme... Plus personne n'a eu le droit d'y poser le pied depuis la fin de l'enquête. Et même les plus obstinés comme Henri Luzarche ont dû se résoudre à ce que le mystère demeure intact.

En tant que plus grande île des Mariannes, voire de la Micronésie tout entière, c'est à Guam que le CNRS a choisi d'établir son camp de base pour l'expédition que l'on m'a confiée. *Challenger Deep* : une mission d'exploration de la fosse océanique la plus profonde au monde, de sa faune et de sa flore, ainsi que de son évolution. À trente-deux ans et après de longues années d'études, c'est la première fois que l'on me charge d'un programme de cette envergure. Seize chercheurs se trouvent sous mes ordres, parmi lesquels des géologues, des ingénieurs, des naturalistes, tous versés comme moi dans les sciences de l'océanologie. Nous disposons pour nos travaux d'un grand navire-laboratoire, l'*Achéron*. Et de deux sous-marins, *Hadès* et *Perséphone*, qui assurent la liaison avec ces profondeurs que nous touchons presque du doigt... Depuis huit mois que nous sommes là, nous avons déjà découvert plus de trois cents nouvelles espèces différentes. Les abysses sont loin d'être le désert mortel que l'homme avait toujours imaginé. Mais jusqu'à présent, rien de comparable à la créature que j'ai vue aujourd'hui...

Nous sommes logés à deux pas du port. De bonnes subventions nous ont permis le luxe de louer de petites maisons individuelles sur la côte. Rien de plus que des pavillons de bois peints en blanc, avec leur jolie véranda en avant du porche, si caractéristiques de l'architecture américaine. Un seul coup de vent pourrait suffire à les balayer... C'est dans l'une

d'elles que je me rends en trombe, à peine mon bateau amarré, tandis que justement l'orage touche le rivage et s'y accroche.

— Où est-ce que tu étais passé ? m'interrompt une voix sur le pas de la porte.

Je me retourne :

— Ophélie...

Une jeune femme m'attend sur la balançelle à l'entrée, assise jambes croisées face à l'obscurité grandissante. Au milieu du climat équatorial qui nous entoure, elle dénote complètement. Ses cheveux vaporeux forment une couronne de boucles blondes autour de son visage en forme de cœur. Ses yeux grands ouverts, d'un brun lumineux, cherchent les miens pour crier leur inquiétude. La même franchise éclaire sa peau translucide, son petit nez retroussé, ses lèvres fines... À première vue, tout indique qu'Ophélie Lastolat n'est pas faite pour l'exploration en mer. Tandis qu'elle se lève à ma rencontre, trente centimètres de hauteur séparent encore sa silhouette fragile de la mienne. Et pourtant, elle est la biologiste la plus chevronnée que je connaisse.

— Où est-ce que tu étais passé ? répète-t-elle de sa voix cristalline. Et pourquoi est-ce que tu es trempé ? Tu étais censé partir pour une petite virée de quelques heures, rien de plus. Ça fait trois jours que je t'attends !

— Tu sais bien comment je suis.

— Tu aurais pu me prévenir ! Je me suis inquiétée !

— Tu t'inquiètes pour rien. Je ne fais que passer, de toute façon. J'ai besoin de mon matériel de plongée.

— Quoi, tu comptes repartir maintenant ?

— J'ai découvert quelque chose.

— Et ça ne peut pas attendre ? Ça ne mérite pas au moins quelques explications ?

Je l'écarte doucement pour pénétrer dans le salon. C'est une petite pièce claire et chaleureuse, ouverte directement sur la cuisine, où Ophélie a laissé libre cours à sa passion pour le monde végétal. Des plantes vertes de tous les horizons s'épanouissent au milieu des coussins et des livres empilés. Ici et là, quelques cartons envahissent l'espace, la plupart remplis d'affaires que je n'ai jamais pris la peine de ranger. Je préfère vivre sur *l'Orpheus*. Ophélie, heureusement, a accepté de tout stocker.

— Tu te souviens où j'ai mis mon matériel de plongée ?

— Dans la salle de bains. Ça fait plusieurs jours que tu étais supposé l'enlever.

— Je sais, je sais, désolé...

— Alors, tu vas me parler de cette grande découverte ?

Je monte à l'étage le temps de récupérer ma combinaison. Un masque, des palmes, une bouteille d'oxygène...

— Il nous reste de l'oxygène ?

Pas de réponse. Je finis par trouver ce que je cherche : une ultime bonbonne à moitié vide, coincée derrière la baignoire.

— J’y retourne, je déclare en dévalant les escaliers. Je te raconte tout plus tard.

— Sam ! Sam !

Je l’embrasse avant de partir. Mon sang bout d’impatience rien qu’à la perspective de me remettre à l’eau. La voix d’Ophélie me poursuit tandis que je regagne le port, mais plus rien ne peut m’arrêter maintenant : de nouveau sur l’*Orpheus*, j’avance droit vers la fosse. L’oxygène me permettra de descendre à cinquante, peut-être soixante mètres. Espérons que ce sera suffisant...

Arrivé aux bonnes coordonnées, j’enfile mon matériel et je plonge. La fraîcheur de l’océan me fait l’effet d’une douche froide. Enfin, j’agis. Enfin, j’ai les idées claires. Ma lampe frontale perce les ténèbres tandis que je me laisse sombrer doucement, en lutte contre cette douleur aiguë particulière aux hautes pressions.

Je ne distingue rien. Ma lumière dessine des voiles bleutés tout autour de moi. Les bancs de poissons si abondants avant la tempête ont tous disparu. Je descends vers le gouffre indiscernable sous mes pieds, ces abîmes si denses qu’aucun rayon ne vient jamais les éclairer, et le désespoir, lentement, s’insinue en moi. Il ne me reste que peu d’oxygène dans cette bouteille, et plus je sombre, plus ma consommation augmente. Je veux juste être sûr. Si seulement je pouvais l’apercevoir, rien qu’une deuxième fois...

Un signal d'alarme s'allume dans mon esprit passé les quinze premières minutes. Un réflexe de plongeur. Je suis descendu rapidement, mais la remontée, elle, sera beaucoup plus lente. Chaque dizaine de mètres sous la surface réclame un nouveau palier de décompression. J'entame malgré moi une brève ascension, sans quitter du regard ces abysses désespérément vides.

Je ne trouverai plus rien aujourd'hui. Je le sais avant même que l'oxygène ne commence à manquer. Le matériel pèse lourd sur mes épaules, comme pour m'obliger à rester. Mais je ne le peux pas. Je dois retrouver la trace de cette chose. Pour ça, il faut remonter à la surface, et respirer.

Lorsque je regagne le pont de l'*Orpheus*, l'épuisement de ces dernières heures me tombe dessus. J'aurais dû penser à emporter quelque chose à manger. Je navigue presque par automatisme pour rejoindre l'*Achéron*, où les sous-marins ont déjà dû émerger de leur visite aux Enfers.

— Sam ? m'accueille la voix incrédule du professeur Adam Redouté lorsqu'il m'aperçoit monter à bord.

— Les sous-marins sont revenus ?

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas rentré au port ?

— Les sous-marins sont là ?

— Et pourquoi est-ce que tu es trempé ?
Sam ? Tu es tombé par-dessus bord ?

— J'ai plongé. J'ai vu quelque chose, Adam...

— Tu as plongé ? Par ce temps ? Mais tu es devenu complètement fou ?

— Adam !

J'empoigne le botaniste par les épaules, rattrapé par l'urgence :

— Je vous dis que j'ai vu quelque chose. Pendant l'orage, une créature... Il n'y a pas une seule seconde à perdre. Elle m'a semé, mais si nous embarquons dans un sous-marin tout de suite, je suis sûr que nous pouvons la retrouver.

— Quelle créature ?

— Quelque chose que je n'avais encore jamais vu, professeur ! Elle avait...

Je secoue la tête, incapable de poser des mots sur l'impossible :

— On aurait dit un humain. Sauf qu'elle respirait sous l'eau, et qu'elle nageait. Comme une créature sous-marine.

— Ça n'a aucun sens...

Adam se dégage de mon étreinte, et c'est lui cette fois qui m'agrippe le visage pour m'examiner :

— Tu es resté combien de temps sous la surface ? me demande-t-il, critique.

— Ça n'a aucune importance ! Bon sang, je suis en train de vous dire que j'ai vu quelque chose !

— Oui, tu as vu une créature. Après avoir plongé au beau milieu d'un orage, sans préparation préalable, pendant Dieu sait combien

de temps. Je me trompe ? Ta sclérotique est rouge. Tes yeux crient : « hypercapnie ». Trop de CO₂ dans le sang.

Je recule brusquement :

— Je sais très bien ce que j'ai vu. Répondez à ma question maintenant : où sont les sous-marins ?

Il n'y a plus de patience dans ma voix. Adam a dû le sentir. Je l'autorise à rester sur cette mission à titre gracieux, mais c'est moi qui dirige et il en a conscience :

— Ils sont toujours au fond, finit-il par me dire.

— Quoi ? Quand pourront-ils être là ?

— Pas avant deux heures.

— Avant deux heures ?!

— À l'annonce de l'orage, ils ont préféré replonger... Ils doivent être à au moins huit mille mètres maintenant. Et de toute façon, depuis ton appel, on a reçu un nouveau message de la station météo. Les averses de ce matin n'étaient qu'un début. Toute la zone passe en alerte rouge jusqu'à samedi soir. L'*Achéron* a ordre de rentrer au port dès que les sous-marins seront remontés.

— Bordel...

La frustration me ronge comme un sel corrosif. Je ferme les yeux et me pince l'arête du nez, mais rien ne vient diluer cette rage à l'arrière de mon crâne :

— Je sais que vous ne me croyez pas, je reprends, plus acerbe que je ne le voudrais. Mais ce n'était pas une hallucination. Et ce

n'était pas non plus une sirène de conte de fées. Cette chose était bien réelle : vous pensez vraiment que j'aurais plongé si je ne l'avais pas vue de mes propres yeux ?

— Que tu aies plongé, c'est bien ça qui m'inquiète. Est-ce que tu as songé une seule seconde à ce qui aurait pu t'arriver ? Et si l'orage avait empiré ? Et si *l'Orpheus* avait dérivé loin de toi ? Tout ça pour une créature que tu as cru apercevoir au milieu de la tempête... Qu'est-ce que tu espérais en la pourchassant comme ça exactement, à mains nues, et sans matériel ?

Je secoue la tête, exaspéré :

— Vous ne comprenez rien. Cette chose, si on parvenait à la capturer, ce serait notre plus grande découverte depuis...

— Et ça vaut la peine de risquer ta vie ?

Les paroles d'Adam me prennent de court. J'éclate de rire sans pouvoir l'empêcher :

— Bien sûr que oui. Vous êtes un scientifique, Adam. Vous le savez mieux que moi.

Adam ne répond rien. Ses yeux bleus perdus dans leur réseau de rides me dévisagent, cherchent en moi une énigme qui n'a pas lieu d'être. Nous nous connaissons depuis ma plus tendre enfance, lui et moi. Il a toujours été un ami proche de mes parents. Une figure paternelle à aimer, plus encore après la mort de ma mère. Physiquement, il est resté le héros de ma jeunesse : un éternel explorateur, avec sa peau basanée couverte de cicatrices, son sourire en coin, ses chemises fripées et ses

bracelets de cuir. Quand j'étais enfant, il me racontait qu'il avait combattu un requin blanc à mains nues. Aujourd'hui pourtant, quelque chose a changé. Je crois reconnaître un peu de ma mère en lui. Et cela me donne envie de fuir.

— C'est la saison des typhons, déclare-t-il finalement. Même toi, tu ne peux pas te battre contre ça. *L'Achéron* a ordre de rentrer au port sur-le-champ.

— Mais la créature...

— Ta créature, Sam, ne va pas s'envoler en l'espace de quelques jours. Si elle existe bel et bien, elle fait partie de cet écosystème. Tu la retrouveras.

— C'est ça. Je n'ai que 175 000 kilomètres carrés à fouiller, vous avez raison. Sur onze kilomètres de fond.

— C'est le boulot que tu t'es choisi. Ça te fait un objectif, tu ne crois pas ?

— Heureusement que vous êtes là pour me donner un objectif...

— Arrête le sarcasme. Ça ne te va pas.

— Vous avez raison, ça vous allait mieux à vous. Je vous ai connu moins moralisateur.

Il encaisse le coup. Je m'en veux vaguement ; pas assez pour m'excuser.

— Depuis combien de temps est-ce que tu n'es pas rentré chez toi ? demande-t-il de but en blanc.

— Je ne comprends pas ce que ça a à voir avec tout ça...

— Depuis combien de temps est-ce que tu n'as pas dormi dans un vrai lit ? Mangé un repas convenable ? Est-ce qu'Ophélie sait où tu es, au moins ?

— Je vais très bien.

— Et elle, elle va bien ?

Je ne réponds pas. La colère me paralyse presque sur place. Je n'arrive pas à croire que nous restons plantés là, à parler de tout et de rien, alors que sous nos pieds, la créature s'enfuit peut-être à des kilomètres d'ici...

Adam saisit sans doute mes réflexions :

— Vois le côté positif des choses. Avec un peu de temps devant toi, tu vas pouvoir monter une vraie expédition. Tu prendras l'un des sous-marins, et si tu aperçois ta créature cette fois, elle ne t'échappera pas.

— Oui, je rétorque, amer. « Si » je l'aperçois.

— C'est déjà un espoir.

Je soupire. Je n'ai d'autre choix que d'obéir aux consignes de la station météo : lorsque *Hadès* et *Perséphone* reviennent des entrailles de la fosse, nous les amarrons et nous préparons à retourner au port. Ophélie m'attend toujours sur la véranda de la maison à l'heure où je finis par rentrer. Je ne trouve pas la force de répondre à ses questions. Je me couche directement cette nuit-là, la tête remplie d'ambitions frustrées, incapable de m'endormir. Je songe à tout ce temps perdu. Il s'écoule comme de l'eau prise entre mes mains. Qui sait quelles fabuleuses découvertes j'aurais pu accomplir, si seulement j'avais réagi un peu plus vite.

Une créature unique, à l'aspect hybride, avec ses yeux si horriblement... conscients. Le doute n'a plus d'attaches en moi tandis que je la visualise à nouveau derrière mes paupières closes. Je sais qu'elle existe. Je l'ai vue. Tant que je resterai ici, je n'aurai de cesse de la retrouver. C'est un élan auquel je ne peux résister, un instinct qui me tiraille, là juste au creux de mon ventre, qui m'ordonne de chercher, encore et encore...

L'appel de l'eau.

2

Les abysses

Six jours plus tard, l'*Achéron* prend le large avec à son bord les deux sous-marins, *Hadès* et *Perséphone*, prêts à redescendre dans les profondeurs de la fosse.

L'*Achéron* est un navire de recherche : cent-vingt mètres de long, dix-sept mètres de large ; il contient pas moins de dix laboratoires, un aquarium, une bibliothèque, et quatre-vingt-dix membres d'équipage. Son profil acéré, intégralement blanc, a été conçu pour fendre les flots du Pacifique. Les deux sous-marins, eux, sont de type bathyscaphe : ils peuvent descendre au plus noir de l'océan, endurer des pressions supérieures à mille deux cents bars, et accueillir un maximum de deux passagers pour un poste de pilotage de moins d'un mètre cinquante d'envergure. C'est tout ce que l'on peut s'offrir, pour survivre à un environnement où la pression atmosphérique est mille fois plus importante que celle en surface. Au fond de la fosse, les forces exercées sur chaque centimètre

carré de la coque sont si immenses que le cockpit à lui seul est une sphère d'acier de plus de six centimètres d'épaisseur. Le reste : batteries au lithium, propulseurs, éclairages, câbles de communication pour échanger rapidement avec l'*Achéron*, caméras et bras téléscopiques pour les prélèvements. Le moindre défaut dans tout ce trésor de technologie, et l'eau s'engouffre à l'intérieur de l'habitacle à une vitesse d'un millième de seconde.

J'ai attendu ce moment depuis presque une semaine. Six jours entiers à terre : depuis combien de temps cela ne m'était-il pas arrivé ? Ce qui est sûr, c'est que cela ne me réussit pas. J'ai à peine dormi ces dernières nuits, accaparé par cette créature aperçue dans la tempête, déchiré de ne pouvoir aller à sa recherche...

Le typhon est venu, et il est reparti, comme la station météo l'avait annoncé. L'averse n'a pas cessé pour autant : le pont entier dégouline tandis que l'équipe et moi mettons au point les ultimes détails de l'opération. C'est la saison des pluies sur Guam ; elle durera jusqu'en novembre. Aucune importance pour ceux qui vivent sous la surface.

— *Hadès* ou *Perséphone* ? me demande Adam Redouté lorsqu'il me rejoint près du bastingage, la chemise trempée, les cheveux en bataille, comme un défi lancé au déluge torrentiel qui nous frappe.

— J'ai une petite préférence pour *Hadès*, je réponds avec un sourire par-dessous mon ciré.

— Serait-ce une superstition de marin ?
Obtenir la protection du dieu des Enfers en
personne ?

— Pas du tout. *Hadès* est maître en son
royaume, c'est tout : j'ai l'espoir de le connaître
aussi bien que lui un jour.

— Pour ma part, je serais plus rassuré à
bord de *Perséphone*...

— Et pourquoi ça ?

Adam me gratifie de son sourire sibyllin :

— Dans le mythe, *Perséphone* a le droit de
remonter à la surface de temps en temps.

Je ris :

— Très juste... Ce sera *Perséphone* alors.

— Trop aimable.

— C'est votre première fois, n'est-ce pas ?

— Oui, j'en ai assez d'examiner ce que
d'autres ont trouvé pour moi... J'ai envie de
voir par moi-même.

— Vous ne serez pas déçu.

Perséphone se dresse à la verticale, tel un
énorme cigare de sept mètres de haut, un peu
grotesque, d'un vert luminescent. On nous
ouvre la sphère de pilotage qui se situe tout
en bas du cylindre. Avant d'embarquer, je me
débarrasse de mon anorak pour ne pas trem-
per l'habitacle. C'est étrange de se préparer
ainsi à une plongée en mer, sans combinaison,
sans masque. Je me sens curieusement léger
tandis que de petites gouttes de pluie me cha-
touillent les cheveux. Je vais descendre tout
au fond de l'océan, au sec, vêtu d'un simple
jean et d'un polo bleu marine. Je n'arrive pas

à décider si c'est absurde ou fantastique. Sans doute les deux. Déjà, l'excitation fait battre mon cœur plus vite.

— Paré, chef ? me demande Louis, l'un des chercheurs chargés de coordonner l'opération depuis l'*Achéron* aujourd'hui.

J'acquiesce tandis qu'Adam prend place à côté de moi. On commence à refermer le cockpit, quand soudain, Ophélie débarque sur le pont trempé :

— Attendez !

Louis suspend son geste. Ophélie s'agenouille à notre hauteur près du bastingage, le souffle court, et dépose sur mes lèvres un baiser au goût de pluie :

— Tu prévoyais vraiment de partir sans me dire au revoir ? sourit-elle comme devant un enfant incorrigible.

— Je n'en ai que pour quelques heures, je réponds d'une caresse sur ses boucles trempées.

— Sois prudent.

Elle presse mes mains entre les siennes, puis se redresse :

— Vous aussi, professeur. Veillez bien sur cet imbécile.

— Comptez sur moi.

Adam tente d'ébouriffer mes cheveux raides, sans succès. La dernière chose que j'aperçois avant que la sphère se referme, c'est le visage doux d'Ophélie toute ruisselante de pluie, comme un ange venu tout droit des cieux. Et nous, où allons-nous ?

Nous sommes propulsés sous la surface avec un léger choc. À bord du bathyscaphe, pas de hublot : aucun matériau transparent ne supporterait les hautes pressions, et l'on ne peut pas se permettre d'affaiblir ainsi la coque. Nous voyons uniquement par le biais des caméras dont *Perséphone* est équipée sur toute son élévation. Encore une fois, cela crée une distance étrange entre la plongée et moi. J'observe l'océan à travers des écrans, comme un film à la télévision. J'ai du mal à réaliser que tout ceci arrive ici, maintenant. Que je suis le personnage principal de ces images retransmises devant moi. Pour l'instant, l'eau adopte une belle couleur bleutée, mais cela ne durera pas. À partir de cent-cinquante mètres de profondeur, nous entrons dans la zone photique : au-delà de ce stade, quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la lumière du soleil ont été absorbés. Le Pacifique vire au noir total. Les spots prennent le relais, mais n'éclairent autour de nous que du vide. Nous sommes bien au-dessous de la thermocline : cette chute brutale de chaleur, entre cent et deux cents mètres sous la surface, qui marque la limite entre les eaux superficielles, et celles que l'on nomme communément les profondeurs... Désormais, la température ne variera plus, ou très peu : entre zéro et trois degrés. Le corps humain ne peut survivre à un froid pareil plus de quelques minutes.

— Tu devrais faire plus attention à elle, tu sais, lance soudain Adam en me tirant de mes considérations morbides.

— Qui ça ?

— Ophélie, bien sûr.

Je soupire :

— On en a pour deux heures et demie de descente, si vous cherchez des sujets de conversation, j'en ai plein d'autres à vous...

— Sam. C'est une fille bien.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— Et elle est folle de toi, ça se voit.

— Arrêtez de raconter n'importe quoi...

— Tu le sais. Tu en abuses. Tu as conscience qu'elle ferait n'importe quoi pour toi et tu profites de sa gentillesse.

— Quoi, parce que je ne l'ai pas embrassée avant de partir ?

— Parce que tu ne l'avais même pas prévenue que tu partais. Parce que tu t'en vas des jours entiers en mer pour piquer des plongeurs les soirs de tempête, sans jamais l'avertir. Tu n'en fais qu'à ta tête, sans te préoccuper d'elle. Il faut être deux, dans un couple. Ça ne devrait pas être à elle de s'adapter à toi sans arrêt.

— Je ne lui demande rien du tout...

— Arrête. Ne joue pas à ça avec moi.

— À quoi ?

— À celui qui n'en a rien à foutre. Parce que si c'est le cas, alors tu devrais quitter cette pauvre fille tout de suite avant de lui infliger beaucoup, beaucoup de mal. Plus que tu ne lui en as déjà fait.

— À vous entendre, je suis un tortionnaire...

— Depuis combien de temps est-ce que vous sortez ensemble ?

— Je n'en sais rien... Sept mois ? Ça a commencé à peu près six semaines après le début de la mission.

— Et depuis combien de temps est-ce que tu stockes tes affaires chez elle ?

Je ne réponds rien. Cette conversation ne mène nulle part. Adam a pourtant l'air décidé à la poursuivre :

— Tu vois, tu te sers d'elle.

— C'est temporaire...

— Écoute, je comprends, vraiment. Tu n'as pas envie de t'engager, ou tu en as peur. C'est normal, vu ce qui s'est passé avec...

Mon sang ne fait qu'un tour :

— Avec quoi ?

Adam secoue la tête :

— Tu le sais très bien... Ça n'a pas été facile pour toi. Ce genre de choses laisse des traces.

— Si vous parlez de ma mère, ça n'a rien à voir là-dedans.

— Bien sûr que je parle de ta mère. À cause d'elle, tu as peur de t'attacher à qui que ce soit. Pour être honnête, je suis presque surpris : c'est la première fois que je te vois rester avec quelqu'un si longtemps.

— Vous l'avez dit vous-même : c'est une fille bien.

— Alors sois correct avec elle. Je sais ce que je dis : j'étais là le premier jour où elle est arrivée sur l'*Achéron*. Elle te dévisageait comme si elle venait de trouver la chose la plus incroyable qui existe sur Terre.

— Ça va, vous n'avez pas l'impression d'en faire un peu trop ?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas s'en rendre compte. Cette fille t'admire. Elle te prend pour modèle, elle t'aime. Elle pense que tu es meilleur qu'elle en toutes choses.

— Depuis quand êtes-vous devenu si fin psychologue ?

— Depuis ce qui est arrivé à ta mère, justement. Quand l'une de tes plus vieilles amies met fin à ses jours comme ça sans prévenir, d'une manière aussi affreuse, et en laissant derrière elle son mari et son petit garçon, je peux te dire que tu ne regardes plus les gens de la même manière. Tu cherches leurs faiblesses.

Ces paroles sont comme de l'acide dans mes veines :

— Et vous cherchez mes faiblesses, c'est ça ? Je suis un connard égocentrique qui abuse des jolies filles ?

— Bien sûr que non. Tu es un jeune homme déprimé, qui a peur d'être abandonné et de souffrir à nouveau...

— Je ne suis pas déprimé.

— Et Ophélie est une jeune femme qui n'a pas confiance en elle, et qui se projette dans l'admiration qu'elle a pour toi.

— Est-ce qu'elle aura droit à votre petit laïus, elle aussi ?

— Ce n'est pas à moi de le faire. C'est à toi de prendre tes responsabilités vis-à-vis d'elle.

Cette discussion me donne mal à la tête. Je sens presque la pression des fonds marins se refermer sur moi, et appuyer, toujours plus fort.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? insiste Adam pour en remettre une couche.

— Je pense que ça ne vous regarde vraiment pas.

Je souffle un grand coup, agacé de sans cesse me disputer avec lui. Mais je ne peux m'empêcher de culpabiliser :

— Je ne veux pas la perdre, je finis par concéder. Je ne suis peut-être pas le petit ami exemplaire, d'accord. Mais je tiens à elle. J'aimerais juste...

Je cherche mes mots, dérouté. Je déteste creuser ainsi dans ce que je ressens.

— Tu aimerais quoi ? demande doucement Adam.

— J'aimerais qu'elle arrête de voir en moi ce que je ne suis pas.

— Tu te sous-estimes.

— Quoi, vous aussi vous allez me regarder comme si j'étais la chose la plus précieuse qui existe sur Terre ?

— Tu es précieux pour moi, bien sûr. Je te connais depuis... depuis que tu es né.

Je nie de la tête :

— Ça ne fait pas de moi quelqu'un d'exceptionnel. Ophélie devrait redescendre de son nuage avant d'être déçue.

— Pourquoi serait-elle déçue ?

Je n'en peux plus de ces questions stupides. La réponse qui fuse en moi, tranchante

comme un rasoir, ne franchira jamais mes lèvres : si ma propre mère n'a pas voulu de moi, comment pourrais-je rendre qui que ce soit heureux ?

Un voyant sur notre panneau de contrôle indique que nous venons de pénétrer la zone hadale. C'est la distraction parfaite. Cette zone, au-delà de six mille mètres de fond, marque l'entrée dans les abysses véritables. Il n'existe que quarante-six zones hadales dans le monde, et aucune ne peut rivaliser avec la fosse des Mariannes. Ici, la pression augmente d'une atmosphère tous les dix mètres.

— Regardez, je lance à Adam en braquant les projecteurs sur l'espace en face de nous.

Un gigantesque gouffre se dessine sous nos pieds. Une blessure dans la surface même de la croûte terrestre. La fosse...

Adam se penche en avant, droit vers l'écran, comme si cela pouvait l'ancrer davantage dans cette vérité incroyable. Nous plongeons tout droit vers le cœur de la Terre. Les parois du précipice se rapprochent, puis nous nous y engouffrons enfin. Nous descendons approximativement à une vitesse de deux mètres par seconde. Lentement, irrésistiblement, la gravité nous attire vers ces ténèbres hostiles. Nous distinguons les flancs de la falaise qui s'abattent de part et d'autre de nous, titanesques et implacables. Leur profil abrupt n'a pas été façonné par la main des hommes, mais par des millions d'années d'évolution planétaire. Nous entrons dans l'univers des

géants. Les forces secrètes qui s'agitent sous la surface.

— C'est incroyable..., article Adam, rivé à son siège.

Comment décrire ce que personne d'autre avant nous n'a jamais vu ? Ce paysage, nous sommes les premiers à y poser les yeux. Tels des profanateurs impies, nous pénétrons dans le domaine des dieux, dans ces lieux où tout a été conçu pour nous repousser, où jamais, jamais nous n'aurions dû pouvoir nous aventurer. À chaque fois que je remets ainsi ma vie entre les bras d'*Hadès* ou de *Perséphone*, je songe à Neil Armstrong, et à ce qu'il a dû ressentir la première fois qu'il a posé le pied sur le sol de la Lune. Qu'as-tu ressenti, Neil ? Lorsque tu as foulé cette terre que tu étais le premier à explorer ? Lorsque tu as réalisé que tu ne faisais plus partie de ton monde, mais bel et bien d'un nouveau monde, un monde au-delà des limites de tout ce que l'Humanité avait jamais connu jusqu'à présent ?

Je vois beaucoup de ressemblances entre la conquête spatiale et le néant infini dans lequel nous sombrons à présent. Comme l'espace, l'environnement est mortel, obscur et froid. La pression pourrait nous tuer en une fraction de seconde. Il n'y a rien à des kilomètres à la ronde. En cas de problème, impossible de s'enfuir, impossible de s'échapper rapidement vers les eaux rassurantes au-dessus de nos têtes. Tels deux astronautes à bord de leur vaisseau si fragile, nous filons droit vers l'inconnu.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? me demande Adam, le doigt pointé sur une forme fantomatique qui se dessine à l'écran.

À environ vingt mètres de distance, elle ressemble à une silhouette qui ondule dans le vide, troublante de beauté dans cette nuit impossible. Il ne faut pas s'y fier :

— C'est un sac plastique, j'observe avec un rapide zoom avant.

Alors, on les aperçoit : les anses, les contours du sac...

— Si loin sous la surface ? s'exclame le botaniste.

— Il y en a jusqu'au fond, je répons, blasé. Plus qu'on ne se l'imagine. Ils s'infiltrèrent partout.

— Et cette espèce de poussière ?

Par réflexe, je regarde au-dessus de nous. Il n'y a rien d'autre à voir que le plafond de la sphère, bien sûr. Mais les caméras affichent, tout autour de nous, une sorte de pluie duveuse qui virevolte à la lueur de nos lampes. On pourrait presque croire qu'il neige. Dans ce paysage inconcevable, à dix kilomètres en dessous de toute civilisation connue, un nuage de particules blanches nous poursuit et nous enveloppe dans notre périple vers les abîmes.

— C'est de la neige marine, j'explique calmement. Un résidu de tous les organismes en décomposition qui proviennent des couches supérieures. Ils constituent la principale source d'alimentation, ici.

— Tu crois qu'il y aura un peu de plancton pour moi ?

— Du zooplancton, sans doute. Mais rien qui relève de votre domaine. Les restes de végétaux qui s'enfoncent dans le Pacifique se font probablement dévorer bien avant d'arriver jusqu'ici.

Nous poursuivons notre descente en silence. Je ressens presque le poids de l'univers qui pèse sur nous. À chaque voyage, je ne peux repousser ce mélange de profonde émotion et de respect qui me fait vibrer depuis que j'ai douze ans. Je sais qu'Adam éprouve la même chose aujourd'hui. Il a enfin laissé nos considérations terrestres derrière nous, pour se repaître de cet horizon.

— *Achéron* à *Perséphone*, grésille notre radio. Où en êtes-vous de votre descente ?

C'est un brusque retour à la réalité. La surface existe toujours bel et bien, là-haut, au-dessus de nous. Plusieurs kilomètres d'eau glacée nous séparent de l'homme qui s'enquiert de notre expédition. Je décroche presque à contrecœur :

— *Perséphone* à *Achéron*. Tout va bien, Louis. On arrive à dix mille mètres. On ne devrait pas tarder à apercevoir le fond.

— Bien reçu. Les secteurs programmés aujourd'hui sont D3, D4 et E4.

— Entendu.

J'ai délimité en amont la zone à explorer. Un triangle d'environ deux kilomètres carrés. C'est plutôt resserré, mais c'est au plus près de là

où j'ai vu la créature. Lorsqu'elle tentait de me fuir, elle plongeait tout droit vers la fosse. Étant donné sa taille et ses particularités physiques, je n'imagine qu'une seule explication au fait que cette espèce n'ait encore jamais été repérée auparavant. Elle doit provenir de l'unique endroit sur Terre où l'Homme ne pouvait pas la suivre. Jusqu'à aujourd'hui...

— OK, on ralentit la descente, je préviens en actionnant les manettes de contrôle.

Une légère couche de poussière se soulève tandis que nous arrivons à proximité du sol. Il faut attendre quelques minutes pour qu'elle se dissipe. Alors seulement, les spots de *Perséphone* se posent sur le fond de la fosse des Mariannes.

C'est un spectacle de désolation et de solitude. Un minuscule îlot de lumière, perdu là au creux du néant, et puis plus rien. Le monde se limite au périmètre de nos projecteurs. Si nous avançons, ou si nous reculons, il se déplace avec nous. Le vide engloutit aussitôt tout ce que nous venions de dévoiler. Il s'en faudrait de peu pour qu'il nous engloutisse nous aussi. C'est comme si la réalité avait cessé d'exister. Le monde défini, tel que je l'ai toujours connu, a disparu dans des ténèbres impénétrables. Je me dis presque qu'Adam et moi, avec cette lumière au-dessus de nos têtes, nous n'existons que parce que nous avons conscience d'exister. Que notre esprit génère cette lumière, et que si nous prenions le risque de fermer les yeux, ne serait-ce

qu'une seconde, alors peut-être, ces ténèbres ne nous recracheraient jamais.

Serait-ce vraiment un mal ? Qui sait ce qu'il reste à découvrir dans ces confins du monde ? Qui sait ce qui pourrait nous arriver ?

Le vertige des profondeurs m'étreint une nouvelle fois, exactement comme il y a vingt ans. L'étendue infinie de ces salles vides me pétrifie, me glace d'effroi et me fascine, avec plus de force que n'importe quoi d'autre sur Terre. Je ne connais pas de chose qui me procure davantage d'émotions. Plus que jamais, l'espèce humaine me paraît petite, insignifiante face aux merveilles ancestrales de la nature, et pourtant, quel génie que d'être parvenus à nous aventurer jusqu'ici... Les esprits de dizaines de chercheurs à travers les siècles se sont rassemblés pour construire aujourd'hui ce dessein grandiose : deux hommes, seuls au plus profond des océans, repoussant les limites du monde connu...

C'est dans ces moments-là que je sens mon cœur battre plus vite. C'est dans ces moments-là que je me sens vivre. Rien d'autre ne compte. Qu'est-ce qui pourrait bien rivaliser avec un tel concentré d'audace et d'immensité ? Chaque inspiration à la surface ne me mène qu'à ces instants volés, trop rares, au creux de la fosse des Mariannes.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? me demande Adam, qui ne peut détacher son regard du sol meuble sous nos pieds.

— On cartographie. On repère tout organisme vivant. On prélève.

— Combien de temps il nous reste ?

— Il nous faut un peu plus d'une heure pour remonter. Donc nous pouvons compter quatre heures sur place.

Adam prend une profonde inspiration :

— Très bien... Au travail.

Dans le délai imparti, nous filmons, photographions, déployons les bras télescopiques pour récolter du sable et de la roche. La créature ne se montre pas, mais je suis patient. J'ignore ce qui l'a attirée près de mon bateau la première fois. Peut-être les éclairs de l'orage ? Beaucoup d'espèces sous-marines sont intriguées par les sources lumineuses, et c'est particulièrement vrai pour la faune des abysses, où la bioluminescence est même devenue une arme de prédateur pour charmer ses proies. Nous ne tardons pas à en obtenir la preuve lorsque plusieurs poissons locaux, parmi lesquels la fameuse baudroie à lanterne, s'aventurent jusqu'à notre sillage.

Nous les consignons sans les déranger. Notre but n'est pas de les capturer pour l'instant. Malgré l'élaboration de petits conteneurs sous pression ces dernières années, il reste extraordinairement difficile de ramener des spécimens abyssaux à la surface en vie. Auparavant, le phénomène de décompression les tuait avant même qu'ils n'aient fini de remonter. Leurs organes internes, gonflés par le changement soudain d'atmosphère,

ressortaient par leur bouche jusqu'à les faire éclater. Une mort affreuse, que l'utilisation des containers permet aujourd'hui d'éviter. Mais les sujets ainsi prélevés survivent rarement sur le long terme. Ils sont stressés par la capture, l'omniprésence de lumière, et le maintien artificiel d'une eau à haute pression et à basse température n'est pas encore suffisamment au point dans ces récipients dernier cri. La recherche, cependant, est en bonne voie. Il est désormais possible de procéder en laboratoire à une décompression en douceur des organismes sélectionnés. D'ici quelques années, j'ai bon espoir que nous ferons encore davantage de progrès...

Heureusement, ma créature semble être d'une espèce différente. Capable de s'aventurer à la fois en surface et dans les abysses. Plusieurs animaux aquatiques sont en mesure d'effectuer cette migration verticale, des profondeurs au plus près de l'air libre : leur anatomie s'adapte aux changements rapides de pression et de température. C'est un point positif pour nous. Si nous parvenons à la capturer, nous aurons peut-être moins de difficultés à la remonter et à la garder en vie...

L'écran radar détecte quelque chose à cent mètres devant nous :

— Qu'est-ce que c'est ? sursaute Adam.

— C'est trop gros pour être notre créature... Peut-être une cheminée hydrothermale ? Mais on aurait perçu un pic de chaleur.

Nous faisons route vers le signal. Rapidement, une forme blanchâtre se dessine à même le sol. Elle doit mesurer plus de trente mètres de long. La lumière de nos projecteurs ne suffit pas à l'éclairer totalement :

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclame à nouveau Adam.

Je prends immédiatement plusieurs photos du site :

— Une baleine bleue, je réponds gravement. Lorsqu'elles meurent, les carcasses de baleines descendent parfois jusqu'ici. Elles peuvent fournir de la nourriture à nos petits amis pendant des décennies...

Comme en écho à mes paroles, plusieurs minuscules poissons virevoltent autour de la dépouille de la baleine. Nous la survolons en silence. Elle doit reposer là depuis longtemps : il n'en reste plus que des os. Un bonheur pour le nid de bactéries qui s'est accumulé à l'intérieur.

— C'est incroyable...

Je souris :

— Les abysses n'ont pas fini de nous réserver des surprises.

Je pointe du doigt un reflet sur le sol, juste à côté de la tête de la baleine :

— Regardez, on dirait qu'il y a quelque chose, là.

Adam dirige aussitôt le bras télescopique. Avec l'habileté d'un expert, il saisit entre ses pinces un minuscule objet rond sur un lit de sable :

— Félicitations, mon cher Sam, déclare-t-il. Tu viens de trouver une magnifique concrétion calcaire.

Il me faut un petit moment pour comprendre :

— Une perle ?

— Exactement. Et de belle taille, en plus. Combien est-ce que ça vaut, à ton avis, une perle du fond de la fosse des Mariannes ?

Nous glissons notre découverte dans un container, ainsi qu'un prélèvement des os de la baleine. Il est presque temps de repartir. Nous avons fini d'explorer la zone à quadriller. Dans les quelques minutes qui nous restent, je baisse la luminosité et nous immobilise. Nous flottons sans but dans un océan glacé, minuscule tache de lumière étouffée par le vide. Mon espoir s'amenuise comme l'oxygène qui nous file entre les doigts. Ce ne sera pas pour cette fois. Deux kilomètres carrés de couverts : combien d'autres encore à inspecter, avant de pouvoir remettre la main sur cette créature ?

— Tu n'es pas trop déçu ? me demande Adam.

— Si. Je me dis que je ne la reverrai peut-être jamais. Tout ce que j'aurai, c'est une vague description publiée dans un périodique obscur, à laquelle personne ne croira. Jusqu'à ce qu'un autre que moi ait plus de chance et s'approprie la découverte...

— Tu feras d'autres découvertes.

— C'est facile à dire pour vous. Les plantes, ça ne bouge pas.

— C'est extrêmement réducteur comme définition. En fait...

— Vous voyez très bien ce que je veux dire. Jamais vous ne regarderez la découverte de votre vie s'éloigner de vous à toute vitesse juste sous vos yeux.

— Mais qu'est-ce qui te fait croire que cela aurait été la découverte de ta vie, au final ? Tu sais, le grand public se moque des dizaines d'espèces de poissons que l'on baptise chaque mois durant cette mission. À part une bande de passionnés un peu tarés comme nous, personne ne s'y intéressera. Alors pourquoi est-ce que ce serait différent avec cette chose ?

— Si vous l'aviez vue, vous comprendriez...

Je frotte une paume contre mes yeux, comme si cela pouvait raviver davantage le souvenir de la créature :

— Elle avait un visage, Adam. Des bras, des mains, des doigts. Exactement comme vous et moi. Et puis elle avait... Elle me regardait comme si elle savait ce que j'étais. Elle avait l'air... consciente.

— Tu penses à une vie intelligente ?

— Je n'en ai aucune idée. Je sais que ça semble fou, mais... C'est ce que j'ai ressenti. Et si une créature sortie de l'océan vous fixait comme ça droit dans les yeux, croyez-moi, Adam, vous n'en resteriez pas indemne non plus.

— *Perséphone*, annonce la radio. Il est temps d'entamer votre remontée.

Je soupire. Adam scrute les ténèbres autour de nous, à la poursuite de mes chimères. Au fond, je ne peux pas vraiment le blâmer de ne pas me croire.

— Nous enclenchons les propulseurs, je déclare à l'*Achéron*.

— Très bien. Rendez-vous à la surface.

L'ascension est plus rapide que la descente. Comme à chaque fois qu'une expédition sous-marine arrive à son terme, j'ai la sensation d'être arraché de mon univers. Une partie de moi reste en arrière, toujours. Cette partie qui s'est perdue quand j'avais douze ans. Adam, lui, semble quelque peu rassuré de quitter cette atmosphère claustrophobique.

À environ six mille mètres de fond, un brusque bip à l'extrême lisière du radar me fait stopper les machines.

— Qu'est-ce que c'était ? s'exclame Adam.

— Je n'en sais rien... Ça a disparu, c'était juste à la limite de détection du radar.

— Il détecte à quelle distance ?

— Deux kilomètres.

Je ne peux m'empêcher de sourire :

— C'est vital pour nous. Il y a quelques années, un sous-marin nucléaire américain a bien failli couler parce qu'il a percuté un mont sous-marin à pleine vitesse.

— Un mont sous-marin ?

— Oui. Une montagne de presque six cents mètres de haut, à deux mille mètres de fond. Pas très loin d'ici, d'ailleurs. Ces imbéciles ont foncé droit dedans.

— Tu crois qu'il pourrait s'agir d'une montagne ?

— Non, ça se déplace...

Un regain d'excitation hérisse ma colonne vertébrale. Et si c'était la créature ?

— *Achéron* à *Perséphone*, intervient Louis par radio. Pourquoi avez-vous stoppé les moteurs ?

Je décroche :

— Ici *Perséphone*, nos radars ont détecté quelque chose. Je demande l'autorisation de poursuivre l'exploration.

— Négatif. Il ne vous reste que quatre-vingt-dix minutes d'oxygène. Remontez, et nous enverrons *Hadès* si vous le voulez.

Mes doigts pianotent nerveusement sur le tableau de bord. Adam capte mon regard, et je distingue en lui la malice si particulière de l'aventurier :

— Qu'est-ce que ça nous coûte d'aller voir ? propose-t-il d'un air de connivence. Dix minutes, tout au plus ? Ça nous laisse largement le temps de remonter.

J'esquisse un sourire de requin :

— *Achéron*, nous allons poursuivre l'exploration, je décrète. Terminé.

Je coupe momentanément la radio pour échapper à la colère de mon collègue. Adam inspire profondément :

— Allons-y.

Je rapproche le sous-marin de la zone d'émission. Assez vite, nous récupérons le signal. Il décrit des cercles prudents autour de nous,



14068

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 10 mars 2024

Dépôt légal mars 2024
EAN 9782290384961
OTP L21EPLN003431-554307

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion